97-84151-30

L'effort politique et charitable de l'Amérique...

Paris

1918

97-84151-30

MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

940.31
H176
no.10
Box 000
... L'effort politique et charitable de l'Amérique latine ... Paris, Barcelone, Bloud & Gay, 1918.
29 p., 1 l. 22cm. ("L'hommage français" ... Publication du "Comité L'effort de la France et de ses alliés". 10)

CONTENTS.—Allocution de M. Stéphen Pichon.—Allocution de M. Lucien Poincaré.—Allocution de M. Ambroise Rendu.—Discours de M. Charles Guernier.—Discours de M. Émile Boutroux.—Discours de M. Garcia Calderon.

1. European war, 1914– —Spanish America.

100919 Library of Congress D520.S8E2 20-1026
12i

ONLY ED

RESTRICTIONS ON USE: *Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.*

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 10:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 8/5/97 INITIALS: TLM

TRACKING # : MSH 26394

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

L'Effort Politique et Charitable

DE

L'AMÉRIQUE LATINE

940.91
H75
no.10

PUBLICATIONS DU COMITÉ

"L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIÉS"

BLOUD & GAY, Éditeurs
PARIS-BARCELONE

L'Effort Politique et Charitable

de

L'AMÉRIQUE LATINE

"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

L'Effort Politique et Charitable
DE
L'AMÉRIQUE LATINE

PUBLICATION DU COMITÉ
"L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIÉS"

BLOUD & GAY
EDITEURS

PARIS
3, rue Garancière

BARCELONE
Calle del Bruch, 35

1918

Tous droits réservés

6-16-19
Gift - Carnegie endowment

June 7, 1920 NET

L'EFFORT CHARITABLE DE L'AMÉRIQUE LATINE

en faveur des Alliés

ALLOCUTION

de **M. Stéphen PICHON**

Ministre des Affaires Étrangères

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESDAMES,
MESSIEURS,

J'apporte aux Républiques de l'Amérique latine l'expression de la solidarité fraternelle de la République française ; elles trouveront dans la cérémonie que je préside et à laquelle M. le Président de la République a tenu à leur faire l'honneur de s'associer personnellement, un nouveau témoignage des sentiments qui nous attachent à elles dans la crise mondiale où leurs intérêts et leurs droits ne sont pas moins engagés que les nôtres.

Traditions, éducation, communauté d'histoire et d'origine, mêmes aspirations vers le plein épanouissement de l'indépendance et de la liberté, tout les réunit à nous dans une bataille où l'humanité elle-même est menacée dans ce qu'elle a de plus noble et de plus sacré ; aussi viennent-elles, les unes après les autres, sous le drapeau que la France et les puissances alliées conduisent à la victoire à travers les plus cruelles épreuves et les sacrifices les plus terribles à supporter.

Après le Brésil et Cuba qui ont résolument déclaré la guerre aux ennemis de la civilisation, c'est la Bolivie, Costa-Rica, l'Equateur, le Guatémala, le Nicaragua, Panama, le Pérou, l'Uruguay, qui ont fait un pas décisif vers l'alliance avec les peuples libres en rompant leurs relations diplomatiques avec l'Allemagne. (*Applaudissements.*)

La République d'Haïti, d'origine différente mais qui tient à nous par tant de souvenirs, a marqué, elle aussi, son

intention de suivre l'exemple de sa grande sœur, la République du Brésil.

Les autres Etats du Nouveau Monde ont déjà manifesté, par des actes, leur volonté de ne pas demeurer en dehors du conflit où les appellent la voix de leur conscience et le souci de leur préservation.

Honneur à toutes ces nations auxquelles nous lient, en temps de paix, des sympathies que chaque jour le culte de l'amitié fortifie, et qui sont invinciblement poussées vers nous, en temps de guerre, par l'impérieux besoin de ne pas retomber sous le joug des oligarchies féodales et par la nécessité d'obéir aux forces morales éternelles. (*Applaudissements.*)

Honneur au Comité parlementaire d'action à l'étranger ; honneur aussi au Comité « L'Effort de la France et de ses Alliés », au nom duquel je suis venu si souvent dans cette enceinte, prendre place à côté des hommes les plus éminents de notre pays, d'avoir compris que nous devons au monde latin de l'Amérique, à nos amis traditionnels, les Républiques ancestrales, quelque chose de plus que l'assurance de la conformité de nos vues et de nos espoirs dans la formidable tempête qui dévaste le monde.

S'aimer, ce n'est pas se le dire, c'est se le prouver, suivant la formule qu'employait M. le Président du Conseil dans la déclaration qu'il a faite aux Chambres.

Les initiateurs du Congrès, dont les travaux commencent, ou plutôt se poursuivent, car ceux d'aujourd'hui ne sont que le développement de ceux de l'année dernière, ont mis en pratique la pensée si fortement exprimée par M. Clemenceau. Ils ont voulu créer dans l'ordre économique, social et politique, un régime d'entente et de concorde entre le Nouveau Monde et nous ; qu'il soit à tout jamais interdit à nos ennemis de le détruire ou de se faufiler dans nos rangs pour l'annihiler.

Aux travaux auxquels les organisateurs de la Semaine Latine nous convient, le Gouvernement de la République doit accorder tout son concours.

C'est ce qu'il fait en assurant à mon ami, M. Guernier, et aux collaborateurs qu'il a associés à son œuvre, son appui constant dans l'accomplissement de leur programme qui n'est qu'une des parties du sien. (*Vifs applaudissements.*)

ALLOCUTION

de M. Lucien POINCARÉ

Vice-Recteur de l'Académie de Paris

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESSIEURS LES MINISTRES,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Je m'excuse de retarder un instant le plaisir que vous vous promettez sachant que vous devez entendre d'autorisés et d'éloquents orateurs, mais je vous demande la permission de m'acquitter très brièvement d'un devoir qui me paraît essentiel.

Je dois souhaiter une cordiale bienvenue aux membres de la seconde semaine du Congrès de l'Amérique latine.

Je le fais au nom de l'Université de Paris qui est très honorée de les recevoir aujourd'hui dans cette maison qui est la sienne. (*Applaudissements.*)

Permettez-moi de dire que nous avons quelque droit à cet honneur. Il y a environ 10 ans, en effet, dans cette même Sorbonne se constituait une œuvre qui s'appelle « Le Groupement des Universités et grandes Ecoles françaises pour les relations avec l'Amérique latine. »

Des hommes d'initiative, de cœur généreux, avaient, dès cette époque, pensé qu'il y aurait un grand intérêt, et pour la France et pour l'Amérique latine, à resserrer les liens traditionnels d'amitié qui s'étaient noués dans le passé, par des origines communes.

Ces hommes n'avaient que de modestes ressources, mais ils avaient une foi ardente, et leur œuvre n'a pas été stérile.

Ils avaient pensé que, si les professeurs ne peuvent pas directement exercer de puissantes actions économiques ou politiques, ils ont cependant une mission très haute, puisqu'ils sont ceux qui forment l'intelligence et la conscience des nations.

Ils avaient pensé que de mêmes leçons de morale, de mêmes leçons de conscience, pouvaient être données à la République française et aux Républiques américaines.

Les événements ont prouvé que ces leçons ont été profitables et leur ambition n'a pas été déçue.

Mais la grande tourmente est survenue ; l'œuvre modeste que les Universités avaient accomplie s'est trouvée inégale aux circonstances. Nous sommes heureux de penser que des efforts plus puissants ont été faits, et nous demandons la permission d'apporter notre modeste part à cette tâche grande et généreuse.

L'Université de Paris est heureuse de tendre fraternellement la main à ses sœurs, aux Universités de l'Amérique latine qui pensent, comme elle, que la conscience universelle doit s'appuyer sur la science, et que la science doit se mettre au service de la justice et de la liberté et ne pas se faire l'esclave du despotisme abject et de la barbarie sauvage. (*Applaudissements.*)

□ □ □

ALLOCUTION

de **M. Ambroise RENDU**

Vice-Président du Conseil Municipal

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESSIEURS LES MINISTRES,
MESDAMES,
MESSIEURS,

La Ville de Paris n'est jamais indifférente aux initiatives ni aux efforts qui ont pour objet le développement, dans le monde, de l'influence française.

Vous en avez la preuve tous les jours, car mes collègues, qui font partie de notre petit parlement, ne dédaignent pas de s'occuper des questions économiques, et notamment de celles qui se rattachent au commerce international.

Dans nos bulletins et dans nos publications, vous trouverez des études et des vœux concernant les nations de l'Amérique du Sud, nos correspondantes, nos amies, aujourd'hui nos alliées.

Ma présence ici ne vous étonnera pas ; je tiens la place de notre Président, condamné au repos pour quelques jours encore.

Je viens vous apporter des compliments et des vœux, expression de nos pensées de sympathie pour l'œuvre que vous avez entreprise, cette œuvre d'union que votre Congrès va réaliser et, en la saluant, dans cette Sorbonne qui est vraiment le cerveau de la France, je voudrais apporter aussi ma pierre, bien modeste, à l'édifice que vous construisez pour la civilisation et le progrès des peuples.

Tout est intéressant dans le programme de votre Congrès

et je me demande s'il vous sera possible de l'épuiser dans les quelques jours dont notre hospitalité amicale abrègera la durée.

Vous voulez ouvrir l'Amérique du Sud à l'expansion française, et vous vous proposez d'étudier les moyens d'amener l'argent des bas de laine dans les grandes affaires qui sont l'honneur et la fortune des nations.

Après les affaires, une large part sera faite aux échanges intellectuels et artistiques, aux questions de tourisme et de propagande littéraire.

Vous avez raison ; le rayonnement d'un pays comme la France a toujours été utile et bienfaisant. Nous avons semé beaucoup d'idées dans le monde ; le bon grain a été parfois mêlé d'ivraie ; mais, si vous interrogez notre histoire depuis les temps les plus anciens, vous constaterez que nous avons porté des idées généreuses au sud comme au nord, comme nos armes vers l'Orient.

Nous en sommes récompensés aujourd'hui, quand nous voyons le monde entier se rallier à notre drapeau.

Dans un voyage en Amérique, j'ai appris, par l'accueil qui m'était fait, que les Français n'étaient étrangers nulle part.

Ce témoignage ne vous laissera pas insensibles, j'en suis sûr, car ces colonies qui ont formé l'Amérique du Sud, filles du Portugal et de l'Espagne et ensuite de la France qui vous a envoyé beaucoup de ses enfants, ces colonies ne sont pas seulement des essaims détachés de la Métropole, elles conservent plus que des souvenirs de la mère-patrie ; elles ont pris le meilleur de son sang, apporté et conservé par les pionniers hardis qui ont abandonné la ruche dont ils étaient l'élite.

Peut-on nier l'influence des Basques de notre pays sur vos populations de l'Amérique du Sud?

J'ai parcouru quelques-unes de vos mers et de vos montagnes, voici bien des années, plus d'un demi-siècle ; et c'est chez vous que j'ai admiré la première voiture sur rail ; on l'appelait à juste titre, le chemin de fer américain.

Mais j'ai appris aussi chez vous que nos représentants avaient bien des leçons à recevoir.

Dans une petite ville du Pérou, j'ai rencontré un Français établi depuis longtemps sur les côtes du Pacifique, qui

me fit comprendre les raisons du développement des entreprises anglaises dans le pays que je visitais.

Le Consul de Grande-Bretagne n'était pas seulement le conseil de ses concitoyens, il était aussi leur champion et au besoin leur chef. Il les menait à la bataille économique et soutenait leurs efforts.

De notre côté, il n'en allait pas tout à fait de même. Notre représentant commercial, homme excellent à coup sûr, manquait d'initiative et cherchait surtout à éviter les difficultés, en agissant le moins possible. Ses fonctions administratives l'absorbaient ; il ne sortait pas volontiers de son bureau et de ses archives.

Cela se passait en 1865. J'espère que les choses ont changé depuis ; elles changeront certainement après votre Congrès, quand le canal de Panama qui est aussi une gloire française, aura ouvert le Pacifique à nos bateaux.

A l'époque dont je parle, les relations s'ébauchaient entre notre pays et les vôtres, mais elles restèrent longtemps éparses et timides. Votre population ne s'était pas fixée et elle nous inspirait quelque circonspection. Des hommes qui avaient fondé chez vous des exploitations agricoles, quelque temps après l'épreuve de 1870, perdirent courage et revinrent en France.

C'était la période des essais. L'amitié couvait et attendait le moment d'éclore. C'est la guerre de 1914, qui aura amené l'éclosion de cette sympathie latente.

Nous avons besoin de vous, de vos troupeaux pour venir en aide à notre cheptel appauvri, et il s'est créé une industrie qui a l'avenir devant elle pour les importations de viandes frigorifiées provenant de vos vastes pampas et de vos usines, car vous êtes surtout des pasteurs et c'est Virgile qu'il faudrait pour vous chanter.

Vos troupeaux immenses fournissent à nos armées et à notre population civile un ravitaillement précieux dont je tiens à vous remercier au nom de la Ville de Paris, et dont j'aurai surtout à vous demander l'extension.

Votre concours nous est indispensable, en effet, et s'il m'est permis de formuler un vœu avant votre Congrès, je dirai que nous aurons à vous apporter nos meubles, nos bijoux, nos capitaux, nos livres, voire même notre théâtre.

Nous vous fournirons des capitaux, ne nous imitez pas

et envoyez-nous surtout de ces bons quartiers de bœuf, de ces carcasses de mouton, dûs à la fertilité de votre sol et à la puissance de votre élevage.

Messieurs les Latins d'Amérique, n'oubliez pas que les grands ancêtres dont vous vous réclamez, avant de conquérir leur immense empire, ont labouré le Latium et inspiré les Géorgiques.

Sous ces auspices, nous saluons le rapprochement commercial de nos nations et nous l'appelons de tous nos vœux.

Je n'ajoute qu'un mot : la Ville de Paris remercie tous les bons citoyens qui ont préparé l'alliance de nos pays et scellé l'amitié féconde pour le progrès de la civilisation et le rétablissement de la paix dans le monde. (*Vifs applaudissements.*)

□ □ □

DISCOURS

de M. Charles GUERNIER

Député, Président la Deuxième Semaine de l'Amérique Latine.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESSIEURS LES MINISTRES,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Au nom du Comité parlementaire d'action à l'étranger, je prie respectueusement M. le Président de la République d'agréer l'hommage de notre reconnaissance pour le grand honneur qu'il nous fait en assistant à la séance inaugurale de nos travaux.

Qu'il me permette de lui associer dans nos sentiments M. le Ministre des Affaires Etrangères qui nous honore de sa présidence et M. le Ministre de la Marine qui l'assiste. Je remercie MM. les Ministres des Républiques sud-américaines qui ont bien voulu patronner notre Congrès.

J'exprime notre gratitude à M. le Vice-Recteur de l'Université de Paris pour l'hospitalité qu'il nous offre et notre reconnaissance à la Ville de Paris pour le concours si généreux qu'elle a donné à la Semaine de l'Amérique Latine.

Je serais bien ingrat si je ne disais combien nous devons au Comité « L'Effort de la France et de ses Alliés », pour son initiative en faveur de notre Œuvre.

Je remercie le Groupement des Universités et des grandes écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine, le Comité France-Amérique, l'Union latino-américaine, le Comité franco-argentin, l'Idée Française au Brésil pour leur aimable collaboration.

Je souhaite la bienvenue à tous ceux qui apportent aux travaux du Congrès le concours de leurs connaissances et de leurs informations précieuses sur les pays que nous nous proposons d'étudier.

Merci enfin à ceux qui, ne connaissant pas très bien l'œuvre que nous voulons faire, ont répondu, cependant à notre appel uniquement parce qu'ils savaient que nous faisons une œuvre utile à la France et à la défense de ses intérêts. (*Applaudissements.*)

Que sont les Semaines de l'Amérique latine?

Je les définissais récemment en disant qu'elles étaient sœurs cadettes des institutions fondées par le Comité d'action parlementaire à l'étranger.

Tout le monde sait en Europe l'œuvre magnifique qui a été accomplie par ce comité et particulièrement par son président, mon excellent ami M. Franklin-Bouillon.

Lorsque, en 1915, nous sommes rentrés au Parlement, nous nous sommes demandé s'il n'y avait pas, à côté de l'Œuvre d'action du Gouvernement, une Œuvre d'opinion publique à tenter par le Parlement. Nous nous sommes adressés à nos collègues du Parlement britannique, du Parlement italien, des autres Parlements alliés. Nous avons mis en commun nos efforts ; nous avons discuté à cœur ouvert des graves problèmes de la guerre.

Il n'est pas téméraire d'affirmer que, par là, bien des difficultés ont été évitées, des erreurs redressées, des résolutions heureuses adoptées.

Cette œuvre, faite avec le concours des alliés, ne pouvions-nous pas l'étendre en nous adressant aux peuples qui ne sont pas encore entrés dans l'alliance, mais dont les sympathies nous sont assurées.

Des amis nous disaient : Vous comptez des affections profondes par delà les mers, il y a des peuples qui pleurent avec vous, qui souffrent de vos peines, qui, au premier jour de la guerre, ont protesté contre la violation du droit. Vous ne leur dites rien. Ne pourriez-vous pas leur parler, à eux, dont les oreilles sont assourdies par la propagande allemande?

Alors, j'ai pensé faire appel à nos amis de l'Amérique latine, les convier à discuter avec nous des questions qui nous intéressent les uns et les autres.

Nous ne pouvions convoquer tous les parlements pour tenir des assises comme celles du parlement inter-allié, mais nous pouvions, en nous adressant à l'opinion publique, construire d'abord une œuvre de documentation et de défense.

C'est pourquoi, au mois de décembre dernier, par un soir brumeux d'hiver, dans la ville de Lyon, nous nous sommes réunis sous la présidence de notre ami, M. le sénateur Herriot, dans le palais si justement nommé de la Mutualité ; et là, Français et Américains latins, nous avons agité les questions qui nous unissent aussi bien que celles qui nous divisent, parce qu'il faut qu'entre nous il n'y ait pas de malentendu.

Chacun, en toute indépendance, en toute liberté d'esprit, a fait valoir ses raisons et, comme disent les Anglais, chacun a mis sur la table les raisons de se décider. (*Applaudissements.*)

Nous avons évoqué ensemble les souvenirs glorieux du passé, que trop souvent on oublie en Europe ; nous avons rappelé la tâche impérissable de la France dans l'œuvre d'émancipation américaine ; la part que nous avions prise dans le développement intellectuel, comme dans le développement économique des Républiques de l'Amérique du Sud. Toutes les grandes écoles, toutes les grandes associations scientifiques, à l'origine, n'ont-elle pas été l'œuvre des Français?

Puis, nous avons scruté l'opinion publique. Des voix autorisées nous ont dit ce qu'on pensait de nous là-bas.

L'ancien Président de la République du Mexique, M. de la Barra, si dévoué pour nos œuvres françaises, nous a montré l'état de l'opinion dans l'ensemble de l'Amérique.

D'autres ont exposé ce qui, dans leur pays, était pour nous et ce qui était contre nous, les erreurs que nous commettions, les fautes qu'il fallait éviter ; puis, passant du domaine de la dialectique et de la pensée, dans le domaine des réalités tangibles, nous avons fait notre inventaire économique.

Ah ! Messieurs, ce serait pour ceux qui voudraient prendre la peine de lire nos rapports, un sujet de juste réconfort.

Allez du nord au sud de l'Amérique latine, entrez dans les grands ports, parcourez les lignes de chemin de fer ; de qui ces grands travaux publics sont-ils l'œuvre? Des Fran-

çais. C'est par eux que la prospérité des Républiques de l'Amérique latine s'est développée.

A côté, se dresse une autre œuvre économique puissante à la vérité, car il faut rendre justice même à ses ennemis, l'œuvre économique de l'empire allemand. Elle a permis à la Germanie d'étendre sur les Républiques Sud-Américaines, un immense réseau, mais qui, au lieu de servir à répandre dans ces pays, la richesse et le bien-être, amenait à l'Allemagne les richesses et l'or des Républiques sud-américaines et préparait l'invasion qui, aujourd'hui, n'est plus un secret puisqu'elle a été cyniquement avouée par les Allemands eux-mêmes. (*Applaudissements.*)

Ce n'est pas tout ; il fut un temps où notre pavillon était le premier sur les mers du Nouveau Monde. Il était l'initiateur du progrès dans ces Républiques qui nous sont si chères.

Il a subi une longue éclipse. A la veille de la guerre, il commençait à peine à reprendre ses avantages.

C'est pourquoi nous avons prié les présidents des grandes compagnies de navigation, les négociants exportateurs, les chargeurs, de rechercher avec nous les meilleures méthodes à suivre pour redonner à notre marine marchande, sans laquelle il n'y a pas de grand peuple, l'importance qui permettra à la France de reprendre sa place.

Continuant notre inventaire, nous nous sommes demandé si, à côté des sentiments, des intérêts, il n'y avait pas dans la mentalité de ces peuples, quelque trait qui permît de trouver, dans les discussions, ce terrain facile qui amène l'entente entre les interlocuteurs, avant même qu'ils aient formulé leur pensée.

Et nous avons constaté que toute la pensée du droit qui conditionne la vie, était, dans toutes ces Républiques, inspirée par les institutions françaises. C'est dans le Code civil qu'elles ont puisé les directives de la vie, le conditionnement des accords entre les hommes.

A peine avions-nous formulé notre pensée juridique, qu'elle trouvait un écho dans le cœur de ceux à qui nous nous adressions.

En définitive, en faisant le tour de l'histoire et le tour des pays, nous nous trouvions presque chez nous.

Nous étions alliés avant que nous mesurions nos sentiments de cœur et d'instinct aux sentiments de ceux qui discutaient avec nous.

Après avoir fait notre inventaire et notre examen de conscience, nous nous demandâmes la route à suivre dans l'avenir.

Je n'entrerai pas dans le détail des résolutions techniques et des décisions pratiques qui ont été prises, mais nous pouvons dire que ce ne sont pas des formules purement verbales.

Quant aux conseils que nous avons donnés, nous sommes fiers de constater qu'ils ont déjà été suivis.

Nous disions : Il importe que tout de suite, sans attendre la fin de la guerre, on crée chez nos amis des établissements français où la jeunesse trouve non seulement la science, mais la pensée française. Et en pleine guerre, nous avons fondé à Rio de Janeiro, avec le concours de nos amis, un lycée français. Il est ouvert depuis un an à peine et il compte aujourd'hui plus de trois cents élèves qui tous, appartiennent à l'élite de la société de Rio de Janeiro. (*Applaudissements.*)

Puis, nous nous sommes proposé d'être prêts pour la lutte économique. Nous nous sommes adressés à nos négociants importateurs, nous leur avons dit : Il faut que votre personnel soit préparé à la lutte. Autrefois, on s'en allait à l'aventure, on comptait sur son étoile. Aujourd'hui, pour prendre part à la lutte économique, il faut être solidement armé, parler la langue des peuples, connaître leurs institutions. Nos jeunes gens, lorsqu'ils débarqueront, devront avoir un bagage qui leur permette de remplir leur tâche sans embarras.

Les négociants ont répondu à notre appel. Ils ont fondé une école d'exportation. Ah ! ce n'est pas une école où peuvent entrer les petits jeunes gens qui n'ont d'autre ambition, au bout de quelques années, que d'avoir un diplôme qui serait comme une lettre de change sur la société, leur permettant de réclamer une place. Non, les élèves, ce sont les employés mêmes des établissements d'exportation.

Lorsque le travail est fini au bureau, ils se rendent à l'école pour réfléchir sur ce qu'ils ont fait dans la journée, pour se rendre compte des directives qui les inspirent et apporter à la pratique la solidité de la méditation et de l'étude. (*Applaudissements.*)

Voilà le chemin parcouru depuis un an. L'année prochaine, nous marquerons un nouveau stade. Nous convoquons aujourd'hui nos amis pour refaire avec nous notre examen de conscience, pour voir si nous n'avons pas encore des reproches à nous adresser ; pour rechercher comment nous devons nous améliorer, quelles meilleures méthodes nous pourrions suivre.

Je demande aux congressistes de venir, laborieux et indépendants, discuter dans nos assises. L'œuvre que nous faisons n'est pas l'œuvre d'un jour ; c'est une œuvre de continuité.

Nous inaugurons la seconde semaine ; nous tiendrons la troisième et ensuite les autres. Nous les tiendrons parce que aujourd'hui s'il y a des problèmes angoissants, demain, il y en aura d'autres.

Dès maintenant, nous avons à considérer que, quoi qu'il arrive, quelque grande que soit la victoire, nous subirons des charges accablantes que nous ne pourrons faire supporter seulement à notre sol et à l'effort habituel de nos compatriotes. Il faudra qu'une richesse immense soit produite pour être échangée contre d'autres richesses.

Et puis nous avons encore un devoir, celui-là impérieux pour les gens de l'arrière.

Nos jeunes hommes qui souffrent, qui peinent là-bas, reviendront bientôt, je l'espère. Il ne faut pas qu'ils trouvent la maison désolée ; il ne faut pas que l'entreprise où ils travaillaient soit close, morte ; il faut, au contraire, qu'ils puissent retrouver le moyen d'employer leur activité ; il faut qu'ils aient la certitude du lendemain, parce que, pour avoir la paix et jouir de la gloire, ils auront besoin de la sérénité et du calme que donnent seuls les lendemains assurés. (*Vifs applaudissements.*)

□ □ □

DISCOURS

de M. Émile BOUTROUX

de l'Académie Française, Délégué du Comité France-Amérique

Messieurs,

Un charmant poète de cette Grèce, dont, une seconde fois, le legs de liberté et d'humanité doit être arraché à la barbarie envahissante, Théocrite, a dit, dans une de ses idylles : « Petit ou grand, tout don honore celui qui en est l'objet, quand il est dicté par l'amitié. » *Panta gar timaonta ta par' philôn.* Grands et largement efficaces sont les bienfaits dont les vingt nations de l'Amérique du Sud ont comblé les Alliés, et, en particulier, la France. Mais ces nations nous permettront de le proclamer : Ce qui, pour nous, donne à ces bienfaits un prix incomparable, ce qui nous rend fiers de les recevoir, et double notre reconnaissance d'un sentiment invincible de confiance dans l'avenir, c'est le mobile auquel vous avez obéi en répandant sur nous vos largesses, ô nos chers frères de l'Amérique du Sud !

Sans doute, hommes, vous ne considérez comme vous étant étranger rien de ce qui est humain. Le monstrueux idéal de dureté, de violence et d'oppression que prêchent de soi-disant apôtres du progrès scientifique et objectif, n'a pas effacé de vos cœurs les enseignements d'Homère et de Térence. Mais ce n'est pas simplement parce que vous avez vu en nous des hommes pareils aux autres que vous avez compati à nos souffrances et aidé à panser nos blessures. Tout nous le déclare ; ce sont bien les Français en tant que Français que vous avez entendu secourir ; et si vous vous êtes ainsi portés vers nous, ce n'est pas par l'effet d'une banale

sensibilité, ce n'est pas non plus par intérêt, par calcul, par un retour, bien légitime d'ailleurs, sur les dangers qui vous menacent vous-mêmes. C'est — votre pensée suprême tient en un mot — c'est parce que vous êtes nos amis.

Qu'est-ce à dire? Un de nos ancêtres communs, Cicéron, définit ainsi l'amitié : *Eadem velle, eadem nolle, ea amicitia :* « Vouloir les mêmes choses, détester les mêmes choses : en cela consiste l'amitié. » Vous et nous, nous voulons, dans le même sens, avec la même conviction, avec la même résolution de subir mille morts plutôt que de renoncer à les défendre, la liberté dans la dignité et dans le respect du droit, le développement de la justice et de la bienveillance, non seulement dans les relations des individus, mais dans les rapports des peuples, l'harmonie de l'humanité tout entière, à travers le libre épanouissement de ces formes diverses du génie humain que l'on appelle les nationalités. Vous et nous, nous avons horreur d'une prétendue culture qui, détruisant dans l'homme la sensibilité, le scrupule, l'honneur, la bonté, la justice, tout ce qui est humain, s'appliquerait, par un dressage mécanique, à convertir chaque individu en une fraction d'homme, *ein Teilmensch,* comme ils disent, afin d'en faire le rouage passif d'une machine énorme, destinée à réduire la nature entière en deux catégories de forces : celles qui exploitent et celles qui sont exploitées. Comme nous et de la même manière, avec amour, avec enthousiasme, avec foi, avec réflexion aussi, en croyant fermement à la valeur, à la puissance, à l'efficacité des idées et du verbe où elles s'incarnent, vous repoussez ceci, et vous chérissez cela : c'est pourquoi nous ne sommes pas, vous et nous, des associés de rencontre, des étrangers, ou même des ennemis, que rapproche mensongèrement l'appât d'une proie commune : nous sommes véritablement et à jamais des amis.

Nulle place, donc, dans nos esprits, à nous Français, pour le sentiment que signalait Sénèque, dans son traité *Des Bienfaits :* la gêne de l'obligé, qui se demande à quel mobile a obéi en réalité celui qui se présente comme son bienfaiteur. Ce n'est pas dans nos langues latines que l'on a forgé le vilain mot de *kokettieren,* pour désigner les hommages simulés dont le fourbe accable ceux qu'il se propose de dépouiller. Les magnifiques hommages que vous avez

rendus à la France étaient, en réalité, offerts à notre commun idéal. Nous les acceptons, comme un témoignage de cette parenté de race et d'esprit, qui, invinciblement, dans le présent et dans l'avenir, nous unit à vous.

*
* *

Je ne puis ici que donner quelques exemples de la générosité sud-américaine et de la signification de cette générosité. Il convient, pour se faire une juste idée de la valeur de ces exemples, de les généraliser et de les multiplier.

La République Argentine, entre autres témoignages de son affinité pour la pensée française, a jadis donné celui-ci, que vous permettrez à un philosophe de rappeler et de souligner. Lorsqu'en 1851, le philosophe français Amédée Jacques fut condamné à l'exil, il alla en Uruguay où il fonda l'Université de Montevideo ; puis il enseigna longtemps à Buenos-Aires, où ses doctrines et son talent essentiellement français laissèrent, comme en Uruguay, un profond souvenir.

Certes, c'est de tout cœur que les Argentins, dès 1915, ont fondé chez nous une Ambulance pour le front. Ils entretiennent quatre hôpitaux, parmi lesquels je signalerai l'hôpital de Mme de Gutierrez de Estrada, à Brunoy. Petite-fille du Général San Martin, libérateur de l'Argentine, Mme de Gutierrez de Estrada tient de son sang et de son éducation le sentiment de ce qu'est et de ce que vaut la liberté. Le même esprit se retrouve dans l'hôpital argentin, dans l'hôpital Anchorena, à Deauville, dans l'hôpital de Mme L. Dose de Larivière, à Paris, rue des Belles-Feuilles.

C'est à l'occasion de nombreuses et puissantes manifestations en faveur de la France que furent réunies les sommes consacrées à ces belles œuvres. En 1915, c'était la journée de la Marne, la première célébration, dans le monde, de cette bataille, qui demeurera l'une des rencontres grandioses et décisives, où la civilisation et l'humanité refoulèrent, à l'heure où il semblait près de tout submerger, le flot montant de la barbarie et de la brutalité. Honneur à la nation qui, dès la première heure, prononça, sur la bataille de septembre 1914, le jugement de l'histoire !

Des journées, des semaines de France furent fréquemment organisées en Argentine. Le 22 avril et le 14 juillet 1917,

200.000 personnes vibrèrent à l'unisson des Français et de leurs alliés. Les dernières paroles de l'orateur, le 14 juillet, furent les suivantes : « France, Angleterre, Italie, regardez cette multitude enthousiaste. C'est le traditionnel peuple argentin, debout, qui vous acclame ! » Or, Messieurs, à cette heure, en ce moment, ne vous semble-t-il pas que ce noble peuple entend, avec son cœur, par delà l'Océan, l'écho que, dans cette enceinte, suscitent ses acclamations fraternelles?

Le Brésil a inscrit sur son drapeau la devise du philosophe français Auguste Comte : « *Ordem e Progreso* » ; et son attachement à la conception française du progrès et de l'ordre est précis et profond, puisqu'il l'a lancé, tout frémissant d'ardeur humaine et généreuse, parmi les belligérants, aux côtés des Alliés. Dès le 6 août 1914, la Chambre brésilienne protestait contre la violation de la neutralité belge. C'est, à cette époque, le seul peuple qui ait protesté. « Un seul témoin, dit un célèbre vers grec, est, pour moi, dix mille témoins, s'il compte parmi les meilleurs. » La voix unique du Brésil est, dès maintenant, la voix de l'humanité éternelle.

La très simple et très forte parole du grand citoyen brésilien Ruy Barbosa, dans son discours du 10 juillet 1916, à la Faculté de droit de Buenos-Aires, retentit encore aux oreilles du monde. « En face de ceux qui détruisent la loi, dit-il, et de ceux qui l'observent, point de neutralité possible. Neutralité veut dire impartialité. Or, il n'y a pas d'impartialité possible devant le droit et la justice violés par le crime. Réclamer l'observation des préceptes sur lesquels s'appuie la conscience des nations, exiger le respect des engagements, ce n'est point rompre la neutralité, c'est la pratiquer. » Vue singulièrement profonde ; car ce n'est pas l'un des traits les moins certains et les moins effrayants de la guerre qui nous est faite, d'avoir été déclarée précisément à la bonne foi, à la sincérité, à la probité, à tout droit, à toute loi morale, à tout idéal qui n'est pas un simple et dérisoire prête-nom de la force et du despotisme.

L'idéalisme, au Brésil, va de pair avec l'esprit pratique. Le remarquable écrivain Verisimo, mort en 1915, avait fondé la Ligue des Alliés, qui a prospéré. Le Brésil nous a donné une dizaine de millions.

L'Uruguay a décrété le 14 juillet fête nationale. Et depuis lors le 14 juillet a été adopté, par l'ensemble des Etats de l'Amérique latine, comme la fête commune de la liberté. Quel lien plus direct pourrions-nous rêver entre ce continent et la France?

Parmi les sept Comités qu'a créés l'Uruguay en faveur des Alliés, il en est un qui comprend spécialement les femmes : il a pour nom le Comité Jeanne d'Arc. L'Uruguay nous a donné cinq millions.

Le Chili, lui aussi, a un Comité de dames pour les Alliés, à Valparaiso et à Santiago. Il envoie des dons en nature aux soldats qui sont dans les tranchées. Il entretient, boulevard Haussmann, un hôpital franco-chilien.

Le Paraguay a des Comités d'aide aux soldats, aux blessés. Malgré ses malheurs et ses pertes énormes, il nous a donné deux millions. Chacun d'eux, par l'effort qu'il représente, vaut un milliard.

La Bolivie a donné un éclat particulier à une manifestation qui s'est déployée dans toute l'Amérique du Sud, en réponse à une initiative française. Le 12 mai 1917, en effet, fut célébrée, ici même, une fête en l'honneur de la Jeunesse de l'Amérique latine ; et il y fut demandé que l'histoire du Nouveau Monde fût mise au programme de notre enseignement. Le lendemain, 13 mai, nos frères de l'Amérique du Sud nous répondaient par une résolution analogue touchant l'histoire de la France. Certes, connaître plus exactement un peuple et l'aimer sont deux choses et non une ; nous en faisons, depuis trois ans, la cruelle expérience. Mais quand il s'agit de nos frères de l'Amérique du Sud, le doute n'est pas possible. Nous mieux connaître, oui, c'est nous mieux aimer.

C'est ce qu'ont déclaré, d'un commun accord, avec enthousiasme, le 13 mai 1917, les étudiants et les pouvoirs publics de Bolivie.

Le Pérou, le Venezuela, la Colombie, l'Équateur, l'Amérique Centrale ont, en mainte circonstance, et, en particulier, le 14 juillet dernier, fêté splendidement la France. Et ils lui ont apporté une aide constante. Le Venezuela nous a fait des envois de fonds. La Colombie, par ses Comités, notamment par son Comité de dames, dont l'action n'est pas moins morale que matérielle, nous a donné deux millions, et nous a fait sentir sa chaude sympathie. Parmi

les colonies étrangères résidant à Paris, celle de l'Equateur, relativement peu nombreuse, a, la première, fondé à Paris, un hôpital pour les blessés. C'est l'hôpital auxiliaire n° 139, situé, 26, rue du Général-Foy ; le fonctionnement en est assuré pour jusqu'à la fin de la guerre.

Tous ces faits sont des symboles.

La France est, pour nos frères de l'Amérique du Sud, la prêtresse de ce feu sacré qu'ont entretenu, dans l'antiquité, les Grecs et les Romains. Pour se développer suivant leur génie, pour devenir plus capables de réaliser l'idéal qu'ils adorent, les Américains se tournent vers la France. Jadis Socrate disait à ses disciples : Il est impossible de rien apprendre d'un homme que l'on n'aime pas. Or, les Américains du Sud nous répètent : Nous vous aimons, donc venez à nous ; nous vous écouterons et nous apprendrons. Donnez à nos enfants des professeurs français, donnez à nos armées des instructeurs français ; et vous serez fiers de vos disciples.

A nous donc de voler vers des bras qui se tendent si loyalement, et dont le chaleureux accueil nous sera à nous-mêmes si profitable ! L'Océan est large, dites-vous, et le Pérou est tout un autre monde. Allez-y seulement ; et, à Lima, vous retrouverez la France. Vous y trouverez les journaux français, les arts français, les idées françaises ; vous y rencontrerez des gens qui connaîtront la littérature française mieux que vous. Vous allez vous en apercevoir ici même, dans quelques instants, en entendant parler un représentant du Pérou deux fois Français de cœur, et par la sympathie, et par le sacrifice, mon cher ami Garcia Calderon.

Mais le génie classique, vous le savez, à l'exemple du Dieu de Platon, est exempt d'envie. Il ne vise pas à humilier, à détruire, à remplacer. Il met sa gloire à favoriser et faire épanouir la vie, la liberté, l'originalité, l'individualité. La langue latine a engendré des langues qui sont sœurs, mais qui diffèrent grandement entre elles, et qui ont chacune leur splendeur propre, L'impérialisme à l'allemande eût répugné à l'empire romain. Car c'est en devenant romaine que la Gaule s'est unifiée et a commencé de devenir la France ; de même que, au XVII[e] siècle, c'est après être devenue française, que l'Alsace a acquis sa personnalité alsacienne.

C'est en ce sens, ai-je besoin de le dire, et non au sens

allemand, que nous entendons l'influence mutuelle que Français et Sud-Américains doivent exercer les uns sur les autres. Le résultat de cette influence sera d'accroître la puissance d'originalité de chaque nation, en même temps que la ressemblance de toutes avec le type idéal commun à toutes. En sorte qu'aux différents membres de la famille latine s'appliquera, comme une devise, la belle parole du poète latin :

... facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum :

« Ce n'est pas un seul et même visage, mais ce ne sont pas non plus des visages divers : c'est la ressemblance qui convient à des sœurs ».

□ □ □

DISCOURS

de M. Garcia CALDERON

En acceptant le grand honneur de prendre la parole à cette fête de la famille latine, après les maîtres français de la pensée et de l'action, j'oublie mon infériorité pour ne me souvenir que des liens anciens et profonds qui unissent le Pérou, ma patrie, à la France, pour me reporter à ce vaste Continent où nous avons toujours soutenu des principes qui sont aussi les vôtres, le respect des traités, la primauté du Droit sur la Force, l'arbitrage et les justes revendications des peuples opprimés.

Messieurs, l'Amérique Latine était travaillée par toutes les compétitions financières et par des impérialismes périlleux. Des rivaux plus audacieux ou plus heureux, avaient devancé la France dans l'ordre des réalités économiques. Mais voici que l'heure de l'Esprit sonne, vous êtes attaqués, envahis, et une grande tristesse domine alors ce monde lointain. Des intellectuels, des poètes, des millionnaires s'engagent dans vos armées. Votre Légion étrangère devient une aristocratie. On part, on quitte le commerce prospère et l'existence paisible, parce que la France peut mourir, la France qui représente le don quichottisme éternel, le mirage sublime de la justice pure, les rêves de cette jeunesse passionnée.

Jamais une telle amitié n'éclata sur la terre, jamais un tel ensemble « d'affinités électives » ne s'épanouit en héroïsme et en noblesse. Bientôt, vos victoires font tressaillir nos villes sévères et lointaines, La Paz, Quito, Mexico, Guatémala ; Lima, Caracas, entourées dès leur berceau de la

plus douce légende d'élégance et de beauté ; les métropoles somptueuses de l'Atlantique, Buenos-Aires, Rio de Janeiro ; nos capitales athéniennes, Bogota, Montevideo ; l'île enchantée et romanesque, Cuba.

Pour expliquer cet enthousiasme, il suffit de rappeler que notre histoire se développe parallèlement à la vôtre. Nous avons aussi nos Girondins, votre Déclaration des Droits est traduite à l'heure tragique de notre Indépendance. Bolivar médite le Contrat Social dans les premières années de sa mission libératrice. Bilbao demande des inspirations à Edgar Quinet, Montalvo exalte la démocratie chrétienne de Lamartine. Quand la dissolution nous menace, Guizot sera le maître de nos conservateurs angoissés. Auguste Comte donne une religion aux hommes d'Etat du Brésil qui avaient abandonné leurs vieux dogmes. Un poète de notre race, Hérédia, vous apporte nos « trophées ». Victor Hugo conquiert chez nous une longue royauté. Si vous voulez fonder à La Haye l'arbitrage et la paix, Ruy Barbosa et Drago se joignent à Léon Bourgeois. Il nous arrive d'adopter des écrivains, des artistes que vous négligez dans votre richesse, et nous croyons alors — laissez-nous cette illusion — que ce sont les meilleurs. Ce que vous séparez ici, nous nous plaisons à l'unir là-bas, comme si nous voulions vous offrir un tableau plus complet de votre effort, et dans un éclectisme qui vous fait sourire, nous aimons à la fois Anatole France et Paul Claudel, Maurice Barrès et Octave Mirbeau, Rodin et Falguière, l'éloquence de Jaurès qui nous semble un peu nôtre par l'abondance et la sonorité, et la concision froide et énergique de Waldeck-Rousseau. Par nos admirations et nos haines, par nos traditions et notre idéal, nous sommes éperdument francophiles ; nous sommes, Messieurs, 80 millions d'hommes qui croyons que, si la France était diminuée, mutilée, le monde perdrait sa dignité et un crépuscule définitif tomberait sur la civilisation.

Et il n'y a, Messieurs, qu'une seule civilisation, faite de l'apport de tous les peuples privilégiés, de tous les siècles nobles. Elle est la charité de saint Paul et de Pascal, la pensée des stoïciens et de Descartes, l'hymne à la liberté de vos grandes Révolutions, votre classicisme qui soumet l'anarchie des sentiments à l'ordre suprême de l'esprit,

l'idéalisme de Beethoven, la passion italienne de la beauté ; elle est le rire de Lucien et de Voltaire, l'ordre souple des démocraties saxonnes, la Cité du monde de Marc Aurèle, et la Société des nations de demain.

Vous êtes les défenseurs de cette civilisation qui refoule l'instinct dans l'obscur domaine des puissances inférieures, qui établit la suprématie de la raison, cette icône que vous avez toujours portée à travers les Continents dans vos pèlerinages passionnés, qui veut créer un peu plus de justice et de bonté sur la terre en travail. Vous en étendez les bénéfices avec une foi inlassable à toutes les nations car vous avez, Messieurs, le génie et le privilège de l'universalité. Debout, entre le passé qui s'effrite et l'avenir que vous préparez, sur le tumulte des hommes et des dieux, vous travaillez pour tous les peuples, pour la plénitude des temps futurs. Vos luttes, vos révolutions ne peuvent jamais être enfermées dans vos enceintes illustres. Chacune de vos paroles, disait de Maistre, est une conjuration. On chante *La Marseillaise* à Pékin, à Santo Domingo, à Constantinople, quand les Turcs cherchent une voie nouvelle, en Bohême quand on organise une patrie. Partout, vos exhortations, tantôt évangéliques, tantôt prophétiques, fortifient les volontés nationales et suscitent des renaissances.

Cette domination de l'esprit, vous la devez sans doute à votre langue claire, à votre esprit lucide, à votre sens de la mesure et de l'harmonie, à cette union que nul peuple ne réalisa avant vous, de l'ironie et de l'enthousiasme, du doute et du courage, du mépris de la mort et du goût raffiné de la vie ; mais aussi — permettez-moi de citer une phrase de Renan — à ce que vous faites des choses désintéressées pour le reste du monde. Aucune angoisse de l'homme ne vous est étrangère. Vous aimez les peuples qui souffrent, et vous leur apportez l'espoir, l'idéal et votre force généreuse. Vous êtes chez vous en Pologne, en Belgique, en Serbie, en Italie, en Roumanie, en Arménie, dans tous les confins du monde où la justice va régner, où le mal va périr. Vous combattez les gestes de Dieu, *gesta Dei*. Une belle chanson d'amour berce vos oreilles, et dans tous les soirs de la terre il y a, quand vous triomphez, une illumination d'apothéose.

Vous êtes surtout chez vous dans notre Amérique. Vous nous avez donné une capitale, Paris, qui attire sans cesse

nos artistes, nos écrivains, nos hommes d'Etat. Nous ne sommes pas en France des étrangers. C'est ici la cité de l'esprit que notre race a choisi depuis cent ans pour enrichir sa pensée et embellir sa vie. Désormais, nos morts dorment leur glorieux sommeil dans cette terre héroïque. Des croix frustes sur vos champs dévastés, rappellent notre douleur. Nous avons trouvé la seconde patrie du cœur.

Messieurs, tous les âges disparus revivent aujourd'hui, les luttes anciennes se renouvellent, les guerres puniques contre un Empire libéral, les rêves d'hégémonie universelle qui vont s'évanouir dans un lit de pourpre sur l'univers en révolte, le mysticisme français du droit absolu, la sombre majesté des rois assyriens en guerre contre la liberté. Il reste à l'humanité déchirée un espoir suprême, ce Nouveau Monde où toutes les races et toutes les religions vivent en paix, ce Continent sans castes, sans de lourdes traditions ni des ambitions démesurées qui se grise de liberté jusqu'au vertige, où un optimisme robuste domine, l'optimisme de Longfellow et de Rodó ; cette Amérique qui rajeunit toutes les races dans ses fleuves tutélaires, qui encourage l'énergie des hommes par le prodige de la nature, de ses forêts, de ses plaines, de ses trésors, de cette grande chaîne des Andes qui est comme l'effort d'une terre titanique vers l'infini. Vous irez de plus en plus chez nous, Messieurs, vous découvrirez nos richesses intellectuelles et morales, vous étudierez notre histoire, vous lirez nos penseurs et nos poètes, vous suivrez nos luttes où se reflète souvent votre virile inquiétude. Et ces « semaines » pleines de vœux et de promesses, affirmeront notre amitié, agrandiront votre puissance.

Je vous apporte, Messieurs, et je pense aux grandes voix de là-bas qui rehaussent la mienne, les témoignages de l'admiration et de la reconnaissance de vingt nations, de votre famille spirituelle d'outre-mer, des plus jeunes Républiques du monde ; je salue l'union admirable de la France et de l'Amérique Latine, la sainte alliance du présent et de l'avenir.

□ □ □

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Allocution de M. Stéphen PICHON, Ministre des Affaires Étrangères 5

Allocution de M. Lucien POINCARÉ, Vice-Recteur de l'Académie de Paris 7

Allocution de M. Ambroise RENDU, Vice-Président du Conseil Municipal. 9

Discours de M. Charles GUERNIER, Député, Président la deuxième Semaine de l'Amérique Latine 13

Discours de M. Émile BOUTROUX, de l'Académie Française, Délégué du Comité France-Amérique 19

Discours de M. Garcia CALDERON.. 26

IMP H. DIÉVAL, PLACE DES VICTOIRES - PARIS

MSM 26394

END OF
TITLE